

UN LIVRE FRANÇAIS

« Si les Français n'étaient nos maîtres politiques, comme nous aimerions davantage la France ! » C'est là le cri du cœur qui échappe aux intellectuels de ce pays quand, las des réalités décevantes de la politique et des conflits incessants entre Annamites et Français, le vieil instinct spéculatif de la race les fait se réfugier dans le rêve et s'absorber dans la lecture d'un de ces livres exquis qui sont la parure de l'esprit français. Ces rêveries ne sont pas au fond inutiles ; pourvu qu'elles ne se prolongent pas indéfiniment jusqu'à détendre les ressorts de l'action, elles sont au contraire un bien. Elle rassèrent l'esprit ; elles apaisent l'âme et lui enlèvent cette rancœur et cette amertume que le spectacle des événements quotidiens y dépose chaque jour.

J'en ai fait pour ma part l'expérience, et je la recommande volontiers à nos jeunes amis, à ceux du moins qui, en dépit d'une éducation faussée dès le principe, conservent encore le goût des choses de l'esprit. Au risque de passer pour un rêveur impénitent ou un rhéteur incorrigible, je leur propose cette recette qui leur fera du bien chaque fois qu'un incident quelconque, un article injurieux, une parole blessante, une attitude hautaine et méprisante, ou même moins que cela, un rien, un de ces riens significatifs qui accusent les situations et marquent la distance, leur font monter le sang à la tête et les remplissent à l'égard de nos aimables protecteurs d'une rage impuissante. Ils n'auront qu'à réciter tout haut une vingtaine de vers du *Kiêu*, à déguster deux petites tasses de thé chinois bien chaud, et à lire un chapitre d'un de ces beaux livres français si intelligents, si compréhensifs, qui clarifient les idées et en suggèrent, qui plaisent et qui font réfléchir. Alors ils verront les choses avec une lucidité extraordinaire, qui, si elle arrête le premier mouvement instinctif, fortifie une réaction plus saine et plus profonde. C'est une cure merveilleuse...

Pour en revenir à mon sujet, j'ai donc lu, ou plutôt relu ces derniers jours le li-

vre d'Abel Bonnard intitulé ; *En Chine*. J'en avais déjà lu les chapitres au fur et à mesure de leur parution dans la *Revue des Deux Mondes*, et j'avais été frappé des aperçus profonds et ingénieux dont ils étaient remplis. A les relire en volume, j'en éprouve un plaisir plus grand encore, d'une qualité rare. J'ai l'impression que c'est là un vrai livre français, clair, élégant, bien écrit avec sobriété et sans emphase, profond naturellement, sans souvent en avoir l'air, et surtout « intelligent ». Avec quelle finesse, quelle pénétration, ce lettré d'Occident observe et décrit le monde chinois, la Chine moderne avec ses bouleversements et ses conflits, et la Chine éternelle, la Chine de toujours, dans sa pérennité auguste ! Et dans quel style il exprime cette « sourde poésie d'un voyage dans l'empire du Milieu où l'on entend tout à tour l'écho de toutes les antiquités du monde », où « la vie superficielle n'a rien de riant ni de séduisant, mais où l'instant flotte sur les siècles et le présent n'est pas détaché des passés obscurs » ! La Chine d'aujourd'hui n'est certes pas « séduisante », elle est même assez inquiétante ; mais les grands conflits d'idées et d'intérêts dont elle est le théâtre sont pleins d'enseignements, et constituent un vaste sujet de méditation et d'étude pour le sociologue, le philosophe, comme pour l'homme politique. « Naguère encore, l'Orient s'opposait à l'Occident d'une façon parfaitement nette, satisfaisante, et pour ainsi dire rassurante. Rien ne brouillait le dialogue solennel des deux mondes... Mais aujourd'hui l'influence de l'Occident complique les choses. Elle n'atteint pas encore le fond de l'âme chinoise, mais comme le vent bouleverse une chevelure autour d'un visage, elle agit et soulève les étudiants. C'est par eux que la Chine divorce avec son passé... » (p. 21). — C'est là le problème, et on voit qu'il n'intéresse pas seulement la Chine, mais l'Asie tout entière, mais l'Annam lui aussi, et se rattache à celui plus vaste des rapports de l'Orient et de l'Occident et de l'influence bonne et mauvaise à la

fois de l'un sur l'autre. Cette influence formidable, qui est cause du désarroi, du déséquilibre actuel dont souffrent les sociétés asiatiques, est étudiée par l'auteur en des pages profondes qu'il faudrait citer toutes. Jamais on n'a encore exposé avec autant de perspicacité les ravages que fait l'idéologie européenne dans les cerveaux asiatiques. Car ce que l'Europe exporte dans le monde, ce ne sont pas seulement ses marchandises, ce sont surtout ses idées, ce sont les mots de ces idées, et ces mots détachés de leur contenu, transplantés dans un autre milieu, agissent avec une force étrange. « Ces mots, dit Abel Bonnard, l'habitude les a amortis pour nous, mais ils retrouvent tout leur effet quand ils s'exercent sur des multitudes plus neuves, comme ces médicaments qui prennent, sur les Chinois, d'une telle force que les médecins étrangers en sont toujours étonnés. » (p.339). De sorte que « cette Chine si fière d'avoir toujours englouti ses vainqueurs, est menacée à présent par des conquérants plus dangereux qui lui ont déjà ravi son vieux calme : ce sont les idées, ou plutôt les noms et les mots... Rousseau, Montesquieu, Comte, sans parler de Napoléon et de Washington, exercent sur les cerveaux leurs dictatures bizarres... Ce sont leurs noms qui vivent ici, qui y développent une existence indépendante, et, dans le trouble démoniaque que ces noms suscitent, il serait vain de chercher quoi que ce soit qui ressemblât à une influence reconnaissable de leurs ouvrages. Sans doute, une pensée n'agit qu'en se transformant ; l'infidélité d'une doctrine commence au premier disciple. Toutefois tant que cette doctrine s'étend dans le milieu où elle a pris naissance, les mots qui la représentent continuent d'entretenir des rapports avec son fonds primitif. Mais ici, dans un autre monde, ces mots s'affranchissent, ils rompent avec la réalité qu'ils avaient mission de signifier, pour devenir à eux seuls une réalité inédite, et, oublieux, orgueilleux, vraiment échappés, ils battent de leurs ailes de griffons les tempes fiévreuses d'une autre race. Ils gardent, pour la fasciner, leur prestige intellectuel ; mais, en vérité, ils se retrempe dans l'affectif, dans les rêves, les ambitions, les passions de leurs nouveaux sectateurs et ils ressortent de

ce bain avec une vigueur, un éclat étranges. Il y a dans cette dénaturation féconde des doctrines, dans ces épopées dérégées des idées, dans ces avatars des noms et des mots quelque chose de fantastique qui saisit l'esprit ; on sent qu'on entrevoit une des forces les plus puissantes de l'histoire, mais celle dont l'action est la plus difficile à mesurer et à définir, car elle touche au rôle immense de la folie dans le monde. » (pp. 223-224). Et c'est ainsi que « les plus tristes de toutes les saturnales sont celles de l'intelligence. » (p.349). « Le seul effet certain des idées modernes a été de rendre l'inquiétude totale. » (p.347). Cette inquiétude gagne les pays les plus calmes, les peuples les plus apathiques. Et les hommes du « Sud pacifique » eux-mêmes commencent à en être atteints... Or tout ce mal que fait l'Europe à l'Asie vient de ce que l'Asie n'a guère connu, ne connaît encore de l'Europe que ce que l'auteur appelle « l'esprit moyen » de l'Europe, ce qu'elle a de moins noble, de moins élevé. « Il est impossible de n'avoir pas honte, dit-il, des ravages que fait en Asie *l'esprit moyen* de l'Europe... Chez nous l'homme médiocre est arrogant soi-même et n'est que cela. Qu'on le transporte là bas, son infériorité s'y accuse encore. Montrant souvent d'autant plus de hauteur aux indigènes qu'il était plus enragé d'égaler, tant il avait à craindre d'être soumis lui-même à des supérieurs, bruyant, grossier, incongru, dans un monde où tout est réserve, allusion et finesse, il n'y apparaît que comme le parvenu de la puissance. » (p.343). Pour remédier à ce mal qui va chaque jour en augmentant, il faudrait que l'Europe prit conscience d'elle-même, — car cette crise qu'elle déchaîne dans le monde, elle en souffre elle aussi, — et qu'au lieu de cet *esprit moyen* qui n'accuse que sa médiocrité, elle fit triompher ce que nous appelons son « esprit supérieur ». L'homme blanc, « soit qu'il prétende garder la direction de l'histoire, soit qu'il accepte de se confondre dans une humanité mélangée, sera forcé de se définir de nouveau, et c'est là le drame du XX^e siècle. » (p.340). De tous les hommes blancs, le Français est encore peut-être, — ceci dit sans aucune intention de flatterie, — le plus capable de représenter dignement cet

esprit supérieur de l'Europe. Mais encore faut-il que la France n'envoie dans le monde que les meilleurs de ses enfants, ce qui n'est pas toujours le cas, du moins dans les colonies. « Nul autre pays, dit notre auteur, n'a autant besoin d'être représenté par des hommes supérieurs. Que ceux-ci se distinguent par l'étendue des connaissances, la profondeur des vues, la grâce et la politesse des mœurs, aussitôt ils rendent réelle l'image virtuelle de la France que les étrangers avaient déjà dans l'esprit. Mais dès qu'ils n'étaient que de grandes ignorances ou de petites habiletés, la France n'est même pas évoquée, sa vertu n'opère point, ne touche pas ceux qu'elle devait atteindre. Il n'est point de nation à laquelle il soit plus nécessaire d'avoir des doctrines. » (p. 272). — Pour les Asiatiques, le plus grave danger qui les menace, dans cette « saturnale » des idées et des mots, c'est de laisser perdre ce qu'ils ont eux-mêmes de meilleur et de finir par adopter cet « esprit moyen de l'Europe » qui lui fait tant de mal. De ce renoncement de leurs origines et de cet engouement pour ce que l'Occident leur apporte de plus médiocre, il ne pourrait résulter qu'une « civilisation de métis », la plus exécrable de toutes les horreurs. « On ne saurait penser sans dégoût à ce que serait une civilisation de métis, et à l'avisement des sentiments, à la confusion des pensées qu'y recouvrirait l'emphase et le vacarme de mots. Les races ont à se connaître, non à se confondre, et toutes, du reste, dans leurs types nobles, répugnent également à cette contamination. Même si elle doit se produire, il reste permis, jusqu'au jour où elle sera devenue évidente, d'assigner à l'humanité d'autres fins que de devenir pareille à ce mélange sans nom qui bout dans le chaudron des sorcières. » (p. p. 314-315)

J'arrête là ces citations ; elles sont déjà longues, et pourtant elles ne donnent qu'une faible idée de la valeur littéraire et philosophique de ce remarquable récit de voyage « En Chine » d'un vrai lettré de France. Cet ouvrage est un de ceux qui, sous une forme modeste, font le plus réfléchir ; il agite les questions les plus graves avec une aisance rare et les expose avec une lucidité incomparable. Et je ne parle pas des pages purement littéraires (récits, descriptions) dont il fourmille, ni de celles où l'auteur donne son opinion sur Confucius et le confucianisme, sur l'art chinois, sur la poésie chinoise. J'ai traduit en annamite les passages relatifs aux poètes chinois (Li Tai-Pé, Tou Fou, Pe Kin-Yi), et je les ai lus à des lettrés annamites ne sachant pas un mot de français. Ils ont été émerveillés de ce qu'un lettré d'Occident ait pu pénétrer à ce point la poésie chinoise et exprimer en des termes si profonds et si justes ce qu'ils ressentent eux-mêmes à la lecture des grands poètes chinois. C'est un mérite rare pour un écrivain que d'être ainsi compris et goûté par des esprits d'une autre race et d'une formation tout à fait différente, et c'est aussi le plus bel éloge qu'on puisse lui adresser.

Pour moi, le plaisir que j'ai eu à lire l'ouvrage d'Abel Bonnard me fait volontiers oublier l'impression désagréable que me causait le ton orgueilleux d'une certaine presse où l'on croit en imposer aux Annamites par l'étalage hautain d'une littérature de conquérants ; je vois que cette littérature se trompe tout simplement d'adresse.

PHAM QUYNH

(L'Indochine républicaine)



PHAN CHU-TRINH

Un télégramme de Saigon vient de nous apprendre la mort de M. Phan Chu-Trinh. C'est une figure de patriote annamite qui disparaît. Nous lui devons l'hommage que mérite une vie tout entière consacrée au culte d'un idéal et qui de plus fut malheureuse. Docteur des grands concours littéraires, s'il eut voulu faire comme tant d'autres, il eût été ministre de la Cour, comblé d'honneurs et de richesses. Il ne l'a pas voulu : indigné des agissements d'une cour rétrograde et de mandarins sans scrupules, grugeant féroce ment le pauvre peuple, il les a dénoncés publiquement et stigmatisés en des paroles vengeresses, et s'est attiré leur haine implacable. Envoyé à Poulou-Condor, puis grâcié ensuite sur l'intervention de la Ligue des Droits de l'Homme, il vécut pendant quinze ans presque en proscrit sur la terre de France qui lui fut hospitalière, mais qui ne pouvait lui faire oublier la patrie lointaine. Rentré enfin au pays depuis plus d'un an, il se fixait à Saigon où il vivait presque dans la retraite entouré du respect de tous. C'est là qu'à la suite d'une longue maladie, il vient d'expirer à l'âge de 54 ans. Nos compatriotes de Cochinchine lui préparent pour le dimanche 4 Avril des funérailles qui s'annoncent grandioses.

M. Phan Chu-Trinh passe dans certains milieux français d'Indochine pour un agitateur politique, un révolutionnaire anti-français. Nous croyons qu'on s'est trompé sur son compte. Il n'a jamais été hostile au Protectorat. Il lui était au contraire entièrement favorable, et c'était pour éclairer sa religion en lui dénonçant les abus des mandarins qu'il s'est attiré la haine de ces derniers, laquelle lui valut l'exil et le bagne. Sa bête noire fut le mandarin. Il fallait à ce lettré annamite dégagé des préjugés de sa caste « manger du mandarin ». Ce fut là son plus grand crime qui, joint à un amour passionné de son pays et à l'ardent désir de le voir évoluer le plus rapidement possible, contribuait à lui donner cette fâcheuse réputation d'un agitateur révolutionnaire. Il n'y a qu'à relire ses écrits, et notamment ce fameux mémoire adressé

au Gouverneur général en 1908, dont le « Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient » de l'époque a publié une traduction française, pour se rendre compte que son attitude vis à vis du Gouvernement du Protectorat a toujours été très correcte, et qu'il n'a pas prononcé une seule parole contre l'œuvre française en Indochine. Il a toujours reconnu que la protection française est nécessaire, indispensable pour aider à l'évolution du pays. Et s'il rêve, comme tout bon patriote pour son pays, dans un avenir plus ou moins lointain, des destinées meilleures, on ne saurait lui en faire un crime.

Phan Chu-Trinh n'était pas un révolutionnaire ; c'était un réformiste. Il voulait des réformes, de grandes réformes dans l'Administration du pays, et ces réformes, il n'espérait pouvoir les obtenir que par les voies de la légalité et non par la violence. Il a toujours répété : « Pas de violence ; la violence est meurtrière, elle est néfaste. » Ayant longtemps vécu en France, il était imbu des idées démocratiques et égalitaires qui ont cours dans les milieux politiques qu'il fréquentait. Il est possible qu'il se soit trompé en voulant importer dans un pays aussi hiérarchisé que le nôtre, ces idées qui n'auront pas de chances de s'y implanter bien profondément. Il est possible qu'il se soit trompé en rêvant une République annamite à la place de cette Cour déchuë et dégénérée. Mais ses intentions étaient bonnes. Il ne voulait que le bien de son pays et de ses compatriotes et a trouvé qu'il était capable de tout sacrifier pour aider à le réaliser.

Pour bien comprendre cet homme et juger son action avec équité, il faut connaître l'état d'esprit des lettrés annamites dans cette période de notre histoire qui va des environs de 1900 à la veille de la grande guerre européenne. La guerre sino-japonaise avait ouvert les yeux aux lettrés chinois, qui se rendaient compte de la faiblesse de leur pays figé dans des traditions millénaires et de la nécessité pour lui de se transformer suivant des méthodes modernes. Ils se mirent à traduire d'innombrables ouvrages japonais

et européens pour vulgariser parmi leurs compatriotes les sciences et les idées occidentales. Un grand nombre de ces ouvrages pénétrèrent en Annam, et causèrent une véritable révolution dans les esprits. Il y a là un phénomène curieux que personne n'a encore étudié : bien que la France eût établi son Protectorat en Annam depuis une trentaine d'années déjà, les idées françaises pénétrèrent dans ce pays aux environs de 1900 par l'intermédiaire de la Chine. — Dans une conférence faite à Paris en 1922, nous avons essayé de rechercher les causes de ce fait curieux et de noter l'influence formidable exercée sur les lettrés annamites de l'époque par les traductions chinoises de Rousseau, de Voltaire et des écrivains français du 18^e siècle. Qu'on nous permette d'en citer ici quelques passages: « Les premiers Annamites, disions-nous, qui furent en rapports continuels avec les Français étaient les « interprètes »; mais ces hommes qui servaient d'intermédiaires entre l'Administration française, le mandarinat et la population indigène, savaient tout juste parler à peu près correctement le français et n'étaient nullement préparés à jouer le rôle, qui semblait être le leur, de trait d'union entre les deux races; leur instruction plutôt rudimentaire et les abus qu'ils commettaient n'étaient pas pour leur donner du prestige ni pour inspirer confiance aux lettrés comme à la masse... Ils auraient pu jouer un rôle important dans l'évolution intellectuelle de leurs compatriotes en les orientant vers l'instruction occidentale, mais cette instruction, eux-mêmes ne la possédaient pas, ou n'en possédaient que les rudiments, ce qui ne les empêchait pas d'être considérés ou de se considérer comme les représentants attirés de la culture nouvelle. Celle-ci se trouvait de ce fait en quelque sorte discréditée aux yeux des classes lettrées. Il a fallu, pour que celles-ci reconnussent la valeur de la culture occidentale en général et de l'instruction française en particulier, une impulsion venue de la Chine. Il a fallu, cette fois encore, que la lumière nous vint du Nord! Décidément, il était dans la destinée de notre peuple de subir, même dans les domaines les plus inattendus, l'influence chinoise. C'est la Chine qui devait nous faire con-

naître Montesquieu et Rousseau, Diderot et Voltaire. C'est incroyable et c'est pourtant vrai. C'est le cas de répéter le proverbe annamite : « Quand le Bouddha est dans votre maison, il perd de sa puissance divine, il n'est plus Bouddha ». . . . C'était aux environs de 1900. Un vaste mouvement de réformes se dessina en Chine, ayant à sa tête deux lettrés fameux, K'ang Yéou-Wei (Khang Hū-Vi), — qu'on a surnommé un peu ironiquement le « nouveau Confucius », — et son élève Leang K'i-Tch'ao (Lương Khải-Siêu), écrivain fougueux et enflammé qui exerça une influence considérable sur la jeunesse chinoise de l'époque. Les réformistes réclamaient la suppression des concours littéraires, l'envoi d'étudiants et de missions d'études en Europe et en Amérique, l'établissement d'une constitution à laquelle la dynastie manchoue devait se soumettre. Ce mouvement eut des conséquences considérables sur l'évolution des esprits, jusqu'en Indochine. Les écrits de K'ang et de Leang passèrent la frontière et pénétrèrent en Annam où ils ont littéralement révolutionné les esprits. Le *Voyage dans onze pays d'Europe* de K'ang Yeou-Wei et le *Âm-băng tập* (Ecrits du buveur de glaçons) de Leang K'i-Tch'ao sont du jour au lendemain devenus les livres de chevet de tous les lettrés de la vieille école. Leur style enthousiaste et enflammé, les idées nouvelles qu'ils étaient censés exprimer, idées de liberté, d'égalité, de progrès, de civilisation, de réforme politique, d'amélioration sociale, émerveillaient tous ces lecteurs novices qui croyaient y voir l'aurore d'un monde nouveau. Et toutes ces idées étaient des idées françaises lancées dans le monde par les grands écrivains du 18^e siècle. En même temps se répandaient dans le pays des traductions chinoises du *Contrat social*, de l'*Esprit des lois*, des écrits de Voltaire et de Diderot, des biographies des grands hommes de la Révolution française. Nos lettrés devaient tous ces livres au détriment des vieux classiques qui furent laissés de côté. Dans les conversations, on ne parlait plus que des maîtres K'ang et Leang et les maîtres Lou (Lư = Rousseau) et Mong (Mạnh = Montesquieu) étaient placés presque au même rang que Confucius et

Mencius eux-mêmes. Des idées de révolution bouillonnaient dans les esprits. On reprochait à la France, qui est un pays si civilisé et possède tant de grands hommes, de ne pas vouloir instruire les Annamites, de les maintenir par une politique égoïste dans l'ignorance et dans l'obscurantisme... A ce moment, éclata la guerre russo-japonaise dont le résultat fut la victoire du Japon sur la Russie. Cette victoire excitait encore l'ardeur des réformistes annamites qui se tournaient de plus en plus vers le Japon comme vers le champion de la race jaune. Ce fut alors l'exode des lettrés annamites vers la Chine et le Japon. Ils y venaient chercher le « nouveau savoir » que la France, disaient-ils, ne voulait point donner aux Annamites. Les événements de 1908 et des années suivantes étaient la conséquence de tout ce mouvement; elles marquèrent une crise aiguë de confiance entre protecteurs et protégés... » (1)

Phan-Chu-Trinh était de cette génération de la crise, une crise plutôt intellectuelle et morale que politique. Sous l'influence de cette idéologie nouvelle venue d'Occident, dont nous avons montré dans un précédent article les effets prodigieux sur les cerveaux asiatiques, il rêvait pour son pays une transformation aussi profonde que celle du Japon par la vertu de la science et de l'instruction modernes, et voyait même s'ouvrir pour lui une ère de liberté, de démocratie et d'indépendance. Ce rêve de lettré patriote se heurtait à la plus rude réalité: en haut, une royauté déchue, une cour de fantômes et une administration étrangère indifférente aux aspirations tumultueuses de tout un peuple; en bas, une popula-

tion ignorante et apathique, vouée aux exactions mandarinales et à une misère endémique; au milieu une classe d'intermédiaires, mandarins et autres, qui avaient intérêt à laisser se perpétuer un tel état de choses profitable pour eux à tous égards. Phan-Chu-Trinh souffrait profondément de ce spectacle écœurant. Il exhalait sa souffrance en des poésies pleines d'amertume et des pamphlets excessifs. Des mandarins haineux en prirent prétexte pour le condamner... Et son patriotisme débordant fut la cause de tous ses malheurs... Ah oui, elle fut une génération sacrifiée, celle des lettrés de 1900. Combien qui furent parmi les plus éminents laissèrent blanchir leurs os sur la terre étrangère! Combien languirent dans les bagnes de Poulo-Condore et de la Guyane! Et combien aussi tombèrent sous le couperet de la guillotine! Quelques-uns sont revenus au pays et se sont ralliés au protectorat. — Phan-Chu-Trinh fut un des représentants les plus en vue de cette génération. Maintenant que la mort le prend à son tour, inclinons-nous bien bas devant sa mémoire qui restera, malgré ses erreurs, celle d'un homme ayant profondément aimé sa patrie et beaucoup souffert pour elle. Son patriotisme sera un exemple pour les générations nouvelles. Et puisse celle dont nous faisons partie, qui est née sous de plus heureux auspices, avoir plus de chance que la sienne et voir ce pays d'Annam devenir, avec l'aide de la France, une vraie nation moderne digne de son passé et des hommes qui ont souffert et sont morts pour elle.

PHAM QUYNH

L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES CHINOISES DE PARIS

Le 13 avril 1921 avait lieu, dans l'amphithéâtre Richelieu, à la Sorbonne, une séance solennelle présidée par M. Honorat, ministre de l'Instruction publique, en présence du ministre de Chine, pour l'inauguration des cours créés à l'Université de Paris par l'Institut des hautes études chinoises. La fondation de cet ins-

titut spécial remontait elle-même au 22 mars de la même année, ainsi que le mentionnent ses statuts, rédigés en vue d'introduire une demande en reconnaissance d'utilité publique devant le Conseil d'Etat à cette séance inaugurale. M. Paul Painlevé, ancien président du Conseil et qui l'est de nouveau aujourd'hui, le savant

membre de l'Académie des Sciences, qui devait, quelques semaines plus tard s'embarquer pour la Chine, où il fut reçu avec une sympathie et des honneurs exceptionnels, y demeurant comme l'hôte du Gouvernement de Pékin, prit la parole en qualité de président du bureau du conseil d'administration de l'institut nouvellement constitué.

D'autres orateurs se succédèrent pour souhaiter la bienvenue à ce futur foyer de recherches scientifiques relatives à l'Extrême-Orient et à la vénérable civilisation chinoise ; ce furent le représentant diplomatique de la Chine à Paris, puis le recteur M. Appell, le doyen de la Faculté des lettres M. Brunot et le ministre M. Honorat. La réunion prit fin sur des projections lumineuses de paysages et de monuments de la patrie de Confucius et l'exécution de morceaux de musique chinoise. Un savant préambule explicatif dû à M. Marcel Granet, chargé du seul cours qui eût encore été prévu et constitué, celui de « civilisation chinoise », et par M. Louis Laloy, à qui avait été confié l'enseignement de la musique de la Chine par voie de conférences occasionnelles, avait donné un avant-goût des garanties offertes par l'Institut naissant au point de vue de sa bonne tenue scientifique.

Il convient de ne pas oublier que l'Institut des hautes études chinoises de Paris doit son origine à une très intéressante initiative de M. Siu Che-tch'ang, alors président de la République de Chine, savant lettré qui avait été précepteur impérial et grand secrétaire d'Etat avant que la dynastie mandchoue eut, en février 1912, abdicqué pour faire place, à Pékin, à un gouvernement constitutionnel républicain. On devait plus tard trouver à redire à la façon dont le président Siu était parvenu à la première magistrature de l'Etat ou le contraindre à s'en démettre (11 juin 1922) : la vie politique comporte de semblables vicissitudes en Chine et ailleurs. Mais, lorsque M. Painlevé fut parvenu à Pékin, en juin 1921, à la tête d'une brillante mission d'études qui comprenait des représentants des sciences et des lettres françaises aussi qualifiés que MM. Germain Martin, Abel Bonnard, Joseph Nadal et Emile Borel, il rappelait de la manière la plus légitime

l'origine chinoise de notre fondation parisienne et celui qui en avait eu l'heureuse conception. C'était au cours d'une récepti- ou bien digne de mémoire, que le Sénat et la Chambre des députés de Chine avaient organisée, dans les bâtiments du Sénat, le 20 juin, pour y fêter les missionnaires du haut enseignement français.

La cérémonie était précédée par M. Li Cheng-to, président du Sénat, ancien ministre au Japon et en Belgique et que nous avons connu en France, investi du titre de commissaire impérial et l'un des membres les plus distingués de la mission chinoise d'études politiques et administratives en avril et mai 1906. A une allusion, faite par le président Li, aux organisations récentes intéressant la Chine que M. Painlevé venait de laisser derrière lui à Paris, celui-ci s'efforçait de rétorquer que c'étaient là des enfants nouveaux-nés, mais bien venus et ne demandant qu'à croître vigoureusement. « Une pensée — ajoutait-il — a dominé ces initiatives et notamment celle de l'Institut des hautes études chinoises due à Son Exc. M. le président de la République Siu : c'est que les grandes civilisations d'Occident et d'Extrême-Orient ne doivent plus rester séparées ; c'est qu'il importe au progrès de l'humanité comme à la paix du monde, que leurs âmes se comprennent à fond et se pénètrent. »

Dès le principe, le gouvernement de Pékin devait contribuer à l'entretien de l'Institut à l'aide d'une subvention annuelle de 100.000 francs, égale à celle que fournirait le gouvernement français. Ainsi en fut-il au début et au cours de « Civilisation chinoise » professé par M. Granet virent s'ajouter des conférences sur la « Politique chinoise moderne » développées avec un tact parfait, à la faculté de droit, par M. André Duboscq, et d'autres sur la musique et l'art chinois dues à la compétence du spécialiste M. Laloy, et aussi — m'assure-t-on — sur la médecine par un humanitaire chinois bien connu, M. Li Yu-ying. Ajoutons que ce dernier, actuellement à Pékin, ne manquera pas d'avoir son mot à dire utilement pour donner un nouvel essor à l'Institut.

Malheureusement, la subvention du gouvernement chinois cessa d'être ordon-

née. A Paris, l'Institut des hautes études chinoises subsista néanmoins — plus que virtuellement; il trouva, en des circonstances qui auraient pu lui être fatales, dans l'alma mater à la Sorbonne, une hospitalité et des ressources qui maintinrent le cours de civilisation chinoise en pleine activité. Le bureau du conseil d'administration survit avec M. Painlevé pour président, en attendant, vraisemblablement des temps meilleurs, que l'on est fondé à prévoir comme prochains. Des examens périodiques, attestant la collation d'un certificat de civilisation chinoise, ont eu lieu à la Sorbonne de 1922 à 1925 et sont accessibles aux étudiants de nationalité française, chinoise ou autre ayant suivi les cours de M. Granet.

Toutefois, malgré ce sauvetage intervenu de façon si opportune, il était permis de se demander si le programme primitif d'un Institut, plus compréhensif, des hautes études chinoises n'était pas, quelque intérêt qu'il présentât, voué à l'abandon, puisqu'il se trouvait réduit à une chaire d'enseignement rattachée à la faculté des lettres et que la défaillance de Pékin le privait des ressources qui devaient en assurer le développement. Mais la solution donnée récemment à la question dite du franc-or et la reprise par la Chine des paiements de l'indemnité des Boxers, dont une part a été réservée, sur l'initiative de notre Parlement, à des œuvres d'éducation franco-chinoises autorisent à cet égard tout espoir et viendront vraisemblablement mettre fin à une situation précaire. Le programme initial devra être repris, en y apportant telles améliorations que le temps écoulé, l'expérience et la réflexion auront fait apparaître comme désirables en vue de concourir, suivant les termes mêmes des statuts, au « développement des relations intellectuelles entre la France et la Chine ».

Déjà, un décret du Chef du gouvernement provisoire de Chine, rendu le 27 Juillet dernier, porte témoignage, dans le style fastueux qui est de mise pour de solennelles déclarations de principes, de l'intérêt que de nouveau, l'on porte à Pékin, à l'entretien d'actives relations universitaires entre les deux pays. On y lira la part qui y est ménagée à l'Ins-

titut des hautes études chinoises et l'affirmation de la nécessité de pourvoir, de manière effective, aux immanquables dépenses. A notre sentiment, les fonds provenant des annuités nouvelles en franc-or et destinés aux œuvres d'enseignement doivent comporter deux fractions : l'une pour les œuvres en Chine et l'autre pour les œuvres en France. De ces dernières, trois noms semblent d'importance prépondérante; l'Institut des hautes études chinoises (après l'Université de Paris), l'Institut franco-chinois de Lyon-Saint-Irénée, et l'Association amicale et de patronage franco-chinoise, qui a tant fait pour les étudiants et élèves-ouvriers chinois à Paris et dans toute la France.

Voici la traduction du décret du maréchal Touan K'i-jouei, chef du gouvernement provisoire, substitué au président de la République et exerçant, pendant l'absence d'un parlement et après l'abrogation de la Constitution, des pouvoirs dictatoriaux :

« La Chine et la France n'ont cessé d'être considérées comme des pays où la civilisation s'est développée de façon éclatante et où l'instruction a pris une vaste extension. Il en est ainsi depuis plus de mille ans et il est hautement désirable que les deux nations, par un labeur scientifique poursuivi en commun, participent solidairement à l'accroissement de leur propre gloire.

« Une entente a déjà eu lieu entre les hommes de science de notre pays et de France pour la création, à l'Université de Paris, d'une chaire de civilisation chinoise constituant un premier jalon. La réalisation subséquente d'un Institut chinois est maintenant sous nos yeux et les fondements sont assurés d'une aide mutuelle dans l'œuvre civilisatrice. Nous nous proposons donc de pourvoir sérieusement aux mesures propres à faire progresser cette œuvre et nos efforts seront tendus vers son développement, dans l'espoir que nos relations internationales et l'heureuse influence de la science pourront atteindre par là à une expansion de plus en plus pénétrante.

« En ce qui concerne les fonds qui devront être fournis, les ministères ou autres administrations auront à y pourvoir et à en faire l'attribution successivement selon le programme adopté. En même

temps, sera désigné un fonctionnaire spécial pour remplir les fonctions de directeur. Par là, nous nous appliquerons assidûment à maintenir l'entreprise en bonne voie et à participer avec ardeur à sa marche en avant: nous élargirons les règles d'où pourra résulter un brillant relèvement de l'enseignement et nous répondrons au désir qui nous a été manifesté de concourir à l'épanouissement de la civilisation.

« Nous, Chef du gouvernement, Nous entretenons à cet égard une profonde espérance.

Ceci est un ordre (1). »

Si nous envisageons les mesures par lesquelles il semblerait particulièrement rationnel de procéder au développement de l'Institut des hautes études chinoises à Paris, nous croyons que la création graduelle de nouvelles chaires — une de la « Chine économique » notamment, qui comblerait une lacune évidente — et la formation d'une bibliothèque spéciale destinée à réunir les ouvrages chinois publiés en si grand nombre depuis un quart de siècle et contenant le nouveau savoir — autre fâcheuse lacune de nos bibliothèques de Paris — doivent être classées parmi les plus urgentes. La Chine ancienne est enseignée parmi nous, au Collège de France notamment, par des savants dont l'érudition et la compétence sont universellement reconnues. Les études sinologiques afférentes à notre époque sont du domaine presque exclusif de l'École des langues orientales vivantes, mais leur aire est trop vaste pour exclure un autre centre de diffusion, réservé plus particulièrement à toutes les questions actuelles, envisagées dans l'ordre le plus

élevé et scientifiquement approfondies, de commerce, d'industrie, de mines, de chemins de fer, de navigation, de finances, d'agriculture et de législation.

S'agit-il de la bibliothèque ? Rappelons que le gouvernement chinois — le président Siu Che-tch'ang — a promis à M. Painlevé, pendant son séjour en Chine, de réserver en France trois exemplaires de l'immense collection littéraire *Sseu kou ts'iuan chou* « Copie intégrale d'ouvrages appartenant aux quatre branches de la bibliographie chinoise », collection qui n'existe qu'à l'état manuscrit, lorsque la reproduction fidèle en aura été exécutée par le procédé de la photo-lithographie. L'un des exemplaires manuscrits de cette masse gigantesque de littérature comprenant 168.000 fascicules, était primitivement conservé dans le palais impérial de Moukden; un ordre du gouvernement central la fit transférer à Pékin. Les journaux chinois viennent de nous apprendre que le maréchal Tchang Tso-lin, gouverneur militaire quasi-indépendant de la Mandchourie, vient d'en réclamer la restitution.

Celle-ci ne doit être effectuée qu'après une recension minutieuse des trois exemplaires manuscrits, de façon à les compléter si des lacunes s'y rencontrent. La collection sera alors livrée à l'impression et un exemplaire imprimé, sur les trois qui sont destinés à la France, doit être expressément attribué à l'Institut des hautes études chinoises de Paris. Il constituera, sans doute, le joyau principal de sa future bibliothèque.

A. VISSIERE

Professeur à l'École des langues orientales

(La Revue du Pacifique)

(1) Ce décret est, dans la presse chinoise, suivi d'un autre, désignant M. Han Jou-kia, comme directeur de l'Institut chinois de l'Université de Paris, chargé de s'occuper aussi de la fondation en Chine de centres d'études détachés de notre Université. Il est possible que cette nomination, qui a causé quelque surprise, ne soit pas maintenue. (N. d. l'auteur).

UNE HÉROÏNE DE L'ESPRIT

M^{me} Alexandra - David - Néel au Tibet

La France possède une héroïne, une manière de Jeanne d'Arc aventureuse, qu'elle vient à peine de reconnaître. Cependant qu'un public facile, mais avide de découvertes, admire et glorifie maints conférenciers mondains, revenant d'explorer les Palace-Hôtels de notre globe, une femme au cœur superbe seule, dédaigneuse de toute réclame, cherchait sur les routes de l'Asie la science de la Foi bouddhique, qui est la sienne. Madame Alexandra-David Néel est née à Paris, mais son âme est de l'Orient. Est-elle femme, ou réalise-t-elle une sublimation des sexes qui lui a donné les valeurs de l'un et de l'autre et ôté les faiblesses des deux ? A l'âge où le troupeau des fades voyageuses, chères à Claude Farrère, s'énamoure de tous les mystères reflétés aux glaces des sleepings ou situés sur les menus des paquebots, elle, obscure, commençait de forger ce bâton de pèlerin dont elle voulait un jour heurter les sommets les plus altiers du vieux monde asiatique. Elle savait déjà le sanscrit, le chinois, le tibétain. En elle s'allumait une Foi passionnée dans la sagesse bouddhique et parlait cette voix mystique qui plus tard la soutiendra dans les déserts les plus décevants.

Elle part. Nul ne se doute — et de longtemps ne se doutera — de ce qu'il y a en elle d'assurance scientifique et de force spirituelle. Elle va vers l'aventure de ce qu'elle aime, sésame dont elle a la clef, mais qui lui est encore fermée.

En 1911, M^{me} A. D. Néel réside dans l'Inde. Elle ne retournera en Europe qu'en 1924 après un incessant et

périlleux pèlerinage dont ici je ne peux marquer que les grandes étapes.

Au Sikkhim, elle travaille longtemps avec des lettrés tibétains. Puis, elle va au Népal et revient à Bénarès où, durant une année, elle étudie les religions, les philosophies et les langues de l'Inde.

En 1912, elle franchit pour la première fois les frontières tibétaines et s'établit à Shigatze. Là, trois années successives, elle traduit des textes tibétains, recueillant une abondante documentation sur la mystique et sur les rites bouddhiques. Elle habite dans une grotte, au milieu de la neige haute, elle est, de longues semaines, isolée de l'humanité.

A Taseilumpo, qu'elle visite ensuite, elle est reçue avec de grands bonheurs par le Tashi Lama. Elle décide de faire le tour du monde bouddhiste et elle entreprend, en 1917, un long périple à travers la Birmanie, le Japon, la Corée, la Mandchourie. En 1918, elle est à Pékin. Elle y assemble et classe ses documents, dont elle confie la somme déjà imposante à la Légation de France, et, de nouveau, le Tibet l'appelle. Elle commence la plus audacieuse exploration dont jamais femme ait affronté le terrible inconnu. Seule avec quelques domestiques chinois, elle quitte Pékin en mars 1918 et, traversant la Chine, atteint en quatre mois les limites du désert herbeux de Koukou-Nor.

Dans cette région sauvage se dresse, solitaire, le fameux monastère lamaïque de Koum Koum. Elle y séjourne deux ans et demi, partageant son temps entre

de fréquentes explorations dans les parties inconnues du pays du lac Bleu et des recherches dans la bibliothèque des moines, où elle découvre et traduit de nombreux traités occultes, historiques et philosophiques. Parmi ces derniers, est une version tibétaine du *Prajna-paramita* (1).

Jamais inférieure à son âme indomptable, elle quitte au temps des grands froids, le monastère de Koum-Koum; dont nulle femme, avant elle, n'avait passé le seuil et se met à parcourir les marches sino-tibétaines, infestées de pirates. Sa connaissance parfaite des langues chinoise et tibétaine, son étonnante adaptation aux mœurs, sa surhumaine endurance, grâce à laquelle elle peut se passer de tout ce qui est indispensable aux hommes les plus éprouvés, lui permettent de déjouer aussi bien les embûches des bandits que les circonstances les plus implacables. Elle rentre au Tibet, suit la route de Lhassa jusqu'à Kanze et, après d'extraordinaires aventures, risquant sa vie mille fois, elle est à Jakyendo pour continuer son voyage vers l'Ouest.

L'hiver la surprend dans ces altitudes désolées. Elle campe dans la neige, le plus souvent sans feu, ne disposant que d'une maigre provision d'aliments, sans jamais rencontrer d'autres êtres vivants que les loups et ours. Enfin, après de longues et douloureuses difficultés, elle peut retourner vers Jakyendo, où elle établit ses quartiers d'hiver. Un barde tibétain célèbre lui récite un grand poème épique et religieux, transmis par tradition et prophétisant la venue du mystérieux roi Guesar, dont la secrète puissance doit un jour renouveler le monde. Sur la voix du chan-

teur, elle copie la mystique chanson de Geset et, n'ayant plus quoi que ce soit pour recueillir d'autres notes elle apprend par cœur poèmes et légendes, dont sa mémoire fidèle enrichira le Folklore tibétain.

Au printemps de 1922, l'infatigable voyageuse se remet en route vers les sources du Yalou et du Fleuve Jaune. Elle va reconnaître les parages peu connus des lacs Oring et Tsaring, vivant chez les tribus pastorales, augmentant sans cesse les matériaux de son immense enquête. Elle atteint le lac Bleu et, tournant au Nord-Ouest, gagne les frontières de la Mongolie.

L'hiver de 1922-23 la trouve au Turkestan chinois, dans le Gobi. Elle visite les temples souterrains des « mille Bouddhas » et s'avance dans les territoires où jamais visage blanc n'avait été vu. Sans cesse, son bagage, s'allégeant du poids de l'indispensable, s'accroît de celui des livres, des manuscrits, jalousement pourchassés. Elle met au jour un très ancien texte chinois, probablement la seule version écrite de l'épopée du roi Guesar.

Elle traverse une fois encore le Gobi, et, en mai 1923, elle organise une troisième expédition au Tibet. Par l'ouest chinois, le Kiang-su et le Szetchouen où sévit la guerre civile, elle suit des routes où, avant elle, aucun voyageur n'avait osé s'aventurer depuis longtemps. De là, elle se dirige au sud-ouest, longeant les Monts Omi, parcourant des contrées habitées par les tribus forestières des Lissor, des Monor, des Si-fan. Elle remonte les frontières yunnanaises et gagne le Mékong qu'elle franchit sur un pont de corde pour pénétrer au Tibet.

(1) En annamite: *Bát-nhã Ba-la-mât-da kinh*.

Là elle laisse son mince bagage derrière elle et continue à pied son chemin, déguisée en mendiante pèlerine et seulement accompagnée d'un moine tibétain. Le pays est farouche et inexploré. Madame Néel porte sur elle sa provision de nourriture et, finalement, pour ne pas alourdir sa marche, elle est obligée d'abandonner ses derniers colis de vêtements et de couvertures. L'hiver de 1923-24 arrive et, le bâton à la main, la mendiante volontaire pèlerine toujours, dans la solitude blanche. Elle dort sur la neige, marche quinze heures par jour, reste parfois deux jours sans boire ni manger et échappe cent fois à la mort, dans les défilés des montagnes glacées.

Enfin, en février 1924, elle est à Lhasa. On y célèbre le Premier Jour de l'An. Durant deux mois, seule Européenne dans le monde jaune, sous un accoutrement de religieuse mendiante, elle se mêle à la vie du peuple. Pour mieux pénétrer partout, elle chante des textes qu'elle a appris oralement et nul ne découvre, dans ses yeux de pauvre vénéralée, la lueur d'une âme curieuse de tout. Elle assiste à toutes les cérémonies, elle est admise chez les dignitaires, elle soigne et console les humbles.

De Lhasa, par la province de Yar-loung, au Sud de la rivière Tsangpô, elle se rend à Gyantze, où elle rencontre le premier Européen qu'elle ait vu depuis de longs mois, le commissaire commercial britannique. Quelques jours après, elle est dans l'Inde, à Bhotan. Son

dernier voyage, du Yunnan à l'Inde, par le Tibet, avait duré huit mois. Elle était restée quatorze ans en Extrême-Orient et rapportait une incomparable collection de livres et de manuscrits une documentation sans prix, achetée par un long et patient héroïsme. payée par un renoncement complet à toutes les nécessités matérielles.

Maintenant, hostile au bruit et à la curiosité, Mme A. D. Néel est à Paris, essayant, comme elle dit, de recueillir le fruit de son immense travail. Ce ne sera pas l'œuvre d'un jour. Elle s'est amusée à conter quelque histoire vraie aux lecteurs d'un grand quotidien. Mais ce qu'elle veut, c'est intéresser le monde savant à l'esotérisme tibétain aussi touffu que prodigieux.

Elle est âgée déjà. Elle a accompli, sans aucune aide, la première de son œuvre. Elle ne pourra pas seule publier le trésor qu'elle a amassé. Elle compte sur la France au premier rang. C'est pourquoi cette femme au cœur de fer, et dont l'âme est toute pénétrée de la douce foi bouddhique a demandé asile à notre civilisation tumultueuse. Elle travaille, modeste et pauvre, dans le Paris moderne, comme en grotte naguère, sur les grands plateaux. Et elle ne peut pas entendre la voix craintive du fidèle lama compagnon de toutes ses misères, clamant cent fois le jour que la vie actuelle est l'enfer chinois réalisé (1).

Alfred MEYNARD

(Le Courrier d'Haiphong)

(1) Mme A. D. Néel a publié, antérieurement aux voyages ici décrits, plusieurs ouvrages sur le Bouddhisme métaphysique et religieux.